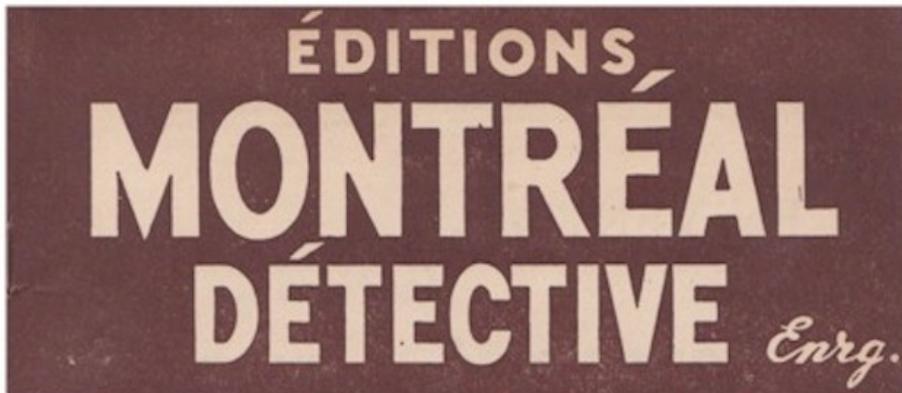


HERCULE VALJEAN

Roi de la drogue



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-066

Roi de la drogue

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 710 : version 1.0

Roi de la drogue

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

L'homme jura doucement entre ses lèvres, entre ses dents, seulement un murmure qui ne fut qu'à peine entendu dans l'immense entrepôt poussiéreux.

Il se releva et regarda longuement le cadavre à ses pieds.

Il n'y avait pas à se tromper, l'homme était mort, bien mort, tué raide d'une balle au front.

Et sur la poussière du plancher, les traces de pas d'un homme seulement.

– Il a donc été tiré de l'escalier, se dit Émilien.

Il retourna à l'escalier, regarda les marches à la lueur de sa lampe de poche.

Il y avait une multitude de traces sur les marches. Toutes indistinctes, aucune susceptible d'être employée comme identification.

– Rien ici, murmura Émilien, rien qui vaille.

Il frissonna.

Le froid était humide dans le grand entrepôt, et au quatrième étage où se trouvait Émilien et le cadavre, le froid était encore plus perçant.

Personne n'était entré ici depuis des années, les fenêtres étaient hermétiquement bouchées. Une odeur de moisi assaillait les narines.

Émilien revint vers le cadavre.

Malgré le froid qui le glaçait, il avait une sueur abondante sur le front.

C'est qu'Émilien se trouvait dans de forts mauvais draps.

Émilien, en fait, venait d'être victime d'un très mauvais tour, et il aurait du mal à se défaire de cette histoire.

Il examina la situation.

Patrick Lunger était mort sur le parquet.

Le seul homme qui aurait pu affirmer qu'Émilien ne l'avait pas tué était mort.

Mort, mais encore chaud.

– Il a dû être tiré, se dit Émilien, juste avant

que je n'entre ici.

Il repassa les faits dans sa tête.

Pat lui avait téléphoné. Du moins, il aurait pu jurer que c'était Pat.

« Il faut que je te voie ce soir, et sans faute. Sois donc au quatrième de l'entrepôt Rawlinson... »

Pat avait couru les mêmes trottoirs d'enfance que ceux d'Émilien, ils avaient fréquenté la même école. Et l'entrepôt Rawlinson leur était bien connu.

Ils avaient une bande organisée, et cet entrepôt vacant et abandonné depuis vingt ans, condamné par les autorités municipales mais jamais démoli par négligence était une cachette idéale.

On avait toujours gardé jalousement le secret.

Une entrée masquée servait de porte.

Et les assises de la bande se tenaient au quatrième, hors de toute oreille indiscreète.

Ils avaient grandi, l'un de ce côté, l'autre de l'autre... éparpillés, mais toujours amis, toujours

fidèles.

Et quand Lunger avait téléphoné à Émilien, lui demandant de le rencontrer ici, Émilien n'avait pas été surpris.

La nature de la rencontre était secrète, quoi de plus naturel que Pat veuille la tenir ici, où tant de contacts secrets avaient eu lieu alors.

Il avait dit :

– Je veux que tu me rencontres là. C'est le seul endroit sûr. Je veux te donner les détails de l'affaire Robinski...

La voix était celle de Pat Lunger.

Et Émilien avait grand besoin de connaître les secrets de l'affaire Robinski.

Il avait confié sa rencontre à son chef l'Inspecteur

– Lunger ? Le propriétaire de barbottes ?

– Oui.

– À quel sujet.

– Il me dit qu'il a des renseignements précieux sur l'affaire Robinski.

– Tiens ?

Belœil avait paru songeur.

C'est que l'affaire était compliquée, et demandait beaucoup de doigté, non seulement à cause que le crime avait été commis par des experts, mais surtout parce que la victime, Robinski, était un membre de l'escouade des mœurs.

Vous voyez la situation.

Le meurtre est tout simplement une affaire entre gangsters, comme il s'en voit souvent.

On est certain qu'il s'agit d'une vengeance.

Et la victime est un policier.

Le lendemain du meurtre, tous les journaux de la ville ont reçu le tuyau de bonne source que Robinski « protégeait » un certain groupe de propriétaires de maisons mal famées.

Qu'il était leur « contact » dans la police.

Et qu'il avait été tué à cause d'une appropriation de sommes qu'il aurait faite.

Allez donc maintenant faire une investigation

dans cette affaire sans souiller la réputation de toute la police.

On arrête un criminel, soit, mais pour le mener en procès, il faut prouver un mobile, et si le mobile est une complication de ce genre, qui découvrirait des agissements pas trop drôles au sein du département, c'est moins intéressant.

Et l'ordre avait été donné à Belœil :

– Pédale douce. Allez-y avec tendresse. C'est de la dynamite, et rien ne sert de la faire sauter dans la face des gens.

Et Belœil, déjà harassé par ses occupations, n'aimait pas beaucoup la tournure des choses.

– Pat Lunger veut me voir, dit-il.

Et pas seulement ça, mais d'autres complications surgissaient au sein même de son département.

La victime, Robinski, était un ami d'enfance d'Émilien Lebœuf, un des détectives de l'escouade.

Et Robinski, comme Lebœuf, avaient de nombreux amis parmi les membres de la pègre.

Ils avaient été élevés dans un quartier pauvre.

Ils avaient grandi avec ces hommes qui aujourd'hui brillent dans le monde interlope.

Et la mort de Robinski avait jeté un froid entre Émilien et Belœil.

Belœil avait franchement avoué à ses chefs :

– J'ai un homme qui est de la même catégorie. Je accrois pas qu'il ait reçu ou reçoive des « cadeaux » de la pègre, mais il est à surveiller...

Et quand il avait expliqué à ses hommes la manœuvre à suivre, les suspects à observer pour le meurtre de Robinski, il avait remarqué une pâleur chez Émilien.

Surtout lorsque Belœil avait mentionné que le principal suspect était Johnny Steer.

Plus tard, il avait demandé brusquement à Émilien :

– Tu connais Johnny Steer ?

Mais Émilien avait fait signe que non.

– Je ne le connais pas beaucoup. De nom seulement, de vue...

– Ah ?

N’empêche que Belœil gardait un œil sur Émilien.

Et il se disait que l’homme le moins enclin à découvrir qui avait tué Robinski, c’était bien Émilien Lebœuf.

Et puis, quelques jours plus tard, Belœil recevait une lettre anonyme.

On y accusait formellement Émilien du meurtre de Robinski.

– Voilà, dit Belœil. Voilà...

Mais il ne fit aucune suite à cette lettre.

Il se contenta d’observer Émilien.

Émilien, qui n’était pas un fou, s’apercevait du manège, il voyait bien que Belœil le soupçonnait de quelque chose.

Et il souffrait en lui-même.

Puis il reçut ce téléphone de son ami Lunger.

Et il s’empressa d’aller le raconter à Belœil, pensant se réhabiliter.

Mais il ne réussit qu'à éveiller de plus amples soupçons chez son chef.

Pourquoi Lunger ?

Et pourquoi avoir téléphoné à Émilien ?

Il libéra cependant son homme pour ce soir-là, et le laissa aller au rendez-vous.

Mais quand Émilien arriva au quatrième étage de l'entrepôt, il trouva Lunger qui était là.

Mais Lunger ne l'attendait pas... il ne l'attendait plus. Lunger était mort.

Tiré d'une balle dans la tête.

Et Émilien vit tout de suite que seules les traces de pas de Lunger étaient sur le plancher poussiéreux, à part les siennes.

Et que les traces dans l'escalier étaient trop confuses pour être identifiées.

Et allez donc prouver que ce n'est pas vous...

Une seule pensée lui vint à l'idée. Fuir, partir, ficher le camp, disparaître.

Mais il ne put fuir.

Une voix résonna dans le grand écho du quatrième étage.

La voix de Théo Belœil.

– Bouge pas, Émilien, nous t'avons en joue...
Et dix policiers menés par le chef, entouraient Émilien...

II

– Remarque bien, dit Belœil, que je ne cherche pas à te mettre dans le pétrin, mais seulement à tirer l’affaire au clair...

Émilien suait sous la grosse lumière chaude.

Il comprenait maintenant comment il se faisait que tant de criminels brisaient sous cette lumière, et avouaient leur crime.

Des visages indistincts ou presque, autour de lui.

Des visages hostiles.

Ses compagnons, ses camarades, soudain retournés contre lui, cherchant à mordre comme des bêtes féroces.

– Je n’ai pas tué Lunger ! hurla Émilien.

– Vingt fois, cent fois.... Voilà une éternité que je t’entends répéter la même chose, cria Belœil.

Il gifla Émilien.

– Mais ce que je veux savoir, ce n'est pas si tu l'as tué. Cela est évident. Mais je veux savoir les détails de ta connection avec Lunger.

– Aucune connection, et je ne l'ai pas tué. Je vous ai dit cent fois, comme vous dites, que je suis arrivé là, et il était mort.

Quelqu'un ricana dans la pièce sombre.

– Conte ça à d'autres, dit Belœil. Tu avais toutes les raisons de tuer Lunger. Ce qu'il avait à dire sur l'affaire Robinski t'incriminait, je suppose ? Il a essayé de te faire chanter ?

Émilien soupira.

Tout ceci ne servait à rien.

Tout ceci ne menait qu'à peine et misère.

Belœil avait un bouc émissaire, et la mort de Lunger serait payée cher, à même la vie d'Émilien.

Il se laissa tomber les muscles, s'affaissant dans sa chaise, et se résigna à tous les coups, toutes les insultes, résolu à ne plus parler.

– Parle ! dit Belœil, que craignais-tu donc tant dans les révélations de Lunger ?

Silence.

– Tu ne veux pas parler ?

Une gifle.

Puis une autre.

Un des policiers jeta un verre d'eau froide au visage d'Émilien.

Émilien releva la tête, regarda bien en face celui qui avait fait ça. Puis il sourit douloureusement.

– Allez, dit-il, faites ce que vous voudrez. Quand je vous répons la vérité vous dites que j'ai menti... Quand je ne parle vous êtes surpris... Allez, faites ce que vous voudrez, mais je vous dis pour la dernière fois que j'ai trouvé Lunger mort, que nulle révélation ne pouvait être dangereuse pour moi, et que si je pouvais, je mettrais moi-même la main au collet de celui qui a tué Lunger...

Il étendit les deux mains.

– Et maintenant, faites ce que vous voudrez, vous ne tirerez plus un mot de moi.

Belœil poussa son chapeau en arrière, regarda songeusement Émilien, puis dit doucement :

– Fort bien, puisque c’est ainsi, allez le reconduire à sa cellule, aux quartiers-généraux... Non, pas besoin de menottes.

Puis il fit un clin d’œil à l’un des hommes...

– Remarquez bien que je ne suis pas un fou, dit Émilien à la ronde. Il me serait facile de m’évader, sans menottes. Les quartiers-généraux sont à deux rues d’ici. Mais si je m’évade on me tirera dans le dos... Je suis un évadé qui a avoué un crime. Ainsi, toute l’affaire est close... Mais je ne suis pas un fou. La méthode est connue.

Belœil poussa un juron entre ses dents.

Mais il fit conduire Émilien tout de même aux quartiers-généraux.

Et sans menottes.

Et, trois cents pieds sortis des bureaux de la police, Émilien s’évadait.

Le raisonnement avait été simple en son esprit.
C'était le tout pour le tout.

Une seule chance lui restait de pouvoir se tirer d'affaire.

Être libre.

Être libre et trouver lui-même, ou avec l'aide de quelqu'un, le vrai meurtrier de Pat Lunger.

Mais dans une cellule, rien à faire. Il était là, impuissant, la machine de la justice fonctionnait, inexorable, les preuves de circonstances s'accumulaient, et la corde... la corde au bout de laquelle le pendu danse...

Il y avait une filée d'automobiles stationnées le long du trottoir.

Non loin de là, la rue, la circulation intense, la liberté, si quelqu'un savait s'y prendre.

Et c'était en somme assez simple.

Filer entre deux voitures, courir comme un fou, sauter dans la rue, disparaître à travers la foule.

Le pire endroit pour une chasse à l'homme est

une foule. Impossible de tirer, de peur de tuer des innocents...

Il sauta, bondit, courut, disparut.

Et cela fut accompli si rapidement que le policier l'escortant ne sût pas ce qui lui arrivait, et quand il put se réveiller, se mettre en chasse, Émilien disparaissait déjà dans la foule.

Il était trop tard.

Émilien était déjà loin, il courait, bousculant celui-ci ou celui-là, mais se sauvant, et c'était l'important.

Il arrêta, regarda autour de lui, vit que personne ne le suivait.

Il héla un taxi, se fit conduire à l'autre bout de la ville.

Ce fut facile d'obtenir la vitesse. On ne lui avait pas encore enlevé son insigne de policier, et il s'en servit.

En dix minutes, il était dans un autre quartier.

À l'opposé de celui qu'il venait de quitter.

Il fit arrêter la voiture.

– Attends-moi ici un moment, dit-il.

Ils étaient devant un restaurant.

Il entra, avisa le téléphone public, et entra dans la boîte.

Une voix endormie lui répondit à l'autre bout de la ligne.

Il était une heure du matin, et hors ce restaurant encore ouvert quasi par miracle, toute cette section de la ville dormait déjà.

– C'est Émilien Lebœuf qui parle.

La voix qui répondit fut moins endormie.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Écoute Benoît Augé, je suis dans l'eau chaude par-dessus la tête... Il me faut rejoindre le Domino Noir...

Benoît Augé, pour la plupart des policiers, était le seul contact existant entre eux et la terreur de la pègre, le célèbre Domino Noir, dont l'habileté, le flair et l'intransigeance étaient bien connus.

Désespéré, Émilien s'adressait à lui, car il le

savait juste...

Benoit Augé était réveillé tout à fait.

– Qu'est-ce qu'il y a, Émilien ?

– Lunger est mort, assassiné. On m'accuse du meurtre. Je me suis sauvé et j'ai besoin du Domino pour tirer cette affaire au clair.

– Bon. Où es-tu ?

Émilien lui donna le numéro de téléphone inscrit sur la boîte.

– Le Domino va te téléphoner d'ici cinq minutes, dit Benoit Augé. Reste là...

– Je resterai ici cinq minutes, mais pas plus. Plus que cela serait dangereux...

Il pensait à son évasion.

– L'alarme générale est donnée, et j'ai une visite à faire avant de retomber entre les mains de Belœil...

– Cinq minutes, c'est tout. Et peut-être moins... Trois minutes seulement.

Au bout de trois minutes, le téléphone sonnait dans la boîte, et Émilien y répondait.

– Tu sais qui parle, dit une voix. Est-ce Émilien ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Du grabuge. Lunger est mort, tué d'une balle. C'est tout connecté avec l'affaire Robinski.

– Je vois.

– J'ai besoin de votre aide. Je suis fugitif. On m'accuse du meurtre. Il faut que je vous voie.

– La foule est la meilleure cachette. Tiens-toi sur la rue Sainte-Catherine entre Peel et Drummond, je serai là dans une heure.

– Non. J'ai une visite à faire d'abord. Dites deux heures, ce sera mieux.

– Bon.

– Comment vais-je vous reconnaître. Vous serez déguisé ?

– Comme toujours oui. J'échapperai un livre devant toi, je le ramasserai et je m'identifierai...

Émilien rit.

– Ces choses arrivent dans les livres. Je ne croyais pas qu’elles puissent arriver dans le vrai, dans la vie...

Il raccrocha.

Il se sentait beaucoup plus gai.

Si le Domino se mêlait de l’affaire, ses chances étaient bonnes.

Et il lui vint à l’idée que les agissements de Belœil étaient surprenants... Pourquoi n’avait-il pas demandé au Domino d’éclaircir l’affaire avant ça... ?

Pourquoi avait-il tellement tâtonné, sans arriver à rien ?

Émilien se mit à réfléchir, appuyé contre la boîte du téléphone.

Il se mit à se souvenir de divers incidents, des chaos bénignes... des attitudes, des façons de Belœil...

Et tout à coup il eut un sourire, son visage s’éclaira.

Il se frappa un poing dans la paume ouverte.

Et il lança un juron gros comme le bras, mais un juron joyeux...

Le propriétaire du restaurant, à demi assoupi derrière son comptoir, se redressa en sursaut, et jeta un regard noir vers celui qui venait de le réveiller ainsi.

Puis il regarda l'heure à l'horloge sur le mur, bailla profondément, jeta un coup d'œil significatif à Émilien, et s'avança vers la porte d'entrée.

Émilien comprit qu'il fermait, se souvint qu'il avait des choses à faire encore, et sortit.

Le taxi attendait toujours.

– Au centre de la ville, dit Émilien.

Et tout le long du trajet, il sifflait joyeusement.

III

Au centre de la ville, il quitta son taxi à la rue Peel, marcha rapidement, collet relevé, vers une autre rue transversale, descendit...

Un club.

Un club de nuit très chic.

Le « Papoo-Club ».

On s'arrachait les tables en ce club exotique, et il avait immédiatement, dès son ouverture, conquis la faveur de ce public spécial qui fréquente ces endroits.

On y trouvait des choses inconnues ailleurs.

Des breuvages nouveaux.

Des danseuses d'une beauté spéciale.

Des artistes rares.

Une atmosphère toute particulière.

Vraiment l'endroit attirait une grosse clientèle,

et le propriétaire, le grassouillet et jovial Martin Martin, se frottait les mains d'aise.

Émilien baissa son collet en arrivant au club.

Il connaissait l'homme à la porte.

Et le portier le connaissait.

– Bonsoir, sergent.

– Bonsoir. Martin est en haut ?

– Il y était il y a dix minutes, oui.

– Bon.

Émilien monta, mais à mi-chemin dans l'escalier il se retourna brusquement pour surprendre le portier qui pressait un bouton de sonnerie à côté de la porte.

Émilien eut un sourire moqueur, mais ne fit mine de rien et continua à grimper le long escalier recouvert d'un riche tapis.

Le portier ne l'avait pas vu se retourner.

Tout allait donc très bien...

Il arriva au hall d'entrée, poussa la porte de verre.

Un maître d'hôtel obséquieux se précipita.

– Monsieur veut une table... ?

– Non... non... d'ailleurs, vous le savez très bien. Je veux voir Martin.

Le maître d'hôtel montra le corridor débouchant vers l'arrière du club.

– Son bureau est là...

– Oui, je le sais.

Il marcha le long du corridor, arriva à une fourche, et tourna.

Ici, le corridor continuait vers une sortie d'urgence marquée d'un « EXIT » rouge.

Une bifurcation menait vers le club, et servait aux danseuses et aux artistes, dont les loges s'alignaient jusqu'à la sortie d'urgence.

Et droit devant le T créé par le corridor bifurquant vers le club, allant vers la sortie, et venant de l'entrée, la porte de chêne massif marquée : « BUREAU ».

Émilien entra sans frapper.

À la grande surprise de l'homme assis derrière

le bureau, qui s'empessa de jeter dans un tiroir les papiers qu'il tenait à la main.

Et de refermer soigneusement le tiroir, qu'il verrouilla à clé ensuite.

Il se leva.

Il tendit la main.

Sa surprise fut remplacée par un sourire jovial...

Il était gras et rondouillet.

– Bonsoir Martin Martin, dit Émilien.

Et il dédaigna la main tendue.

Martin devint pâle, mais ne perdit pas son sourire.

Il y eut seulement que ses yeux eurent une petite lueur d'acier, malgré la jovialité.

– Bonsoir Émilien.

Il montra la chaise devant le pupitre.

– Assieds-toi ? Qu'est-ce que je puis faire pour toi.

– Je ne sais pas encore... L'alarme est donné

pour moi ce soir, Martin. Je me suis évadé.

Une très grande surprise se lut dans le visage de Martin.

Trop grande, songea Émilien, ça ressemble à quelque chose de bien préparé.

– Évadé ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Un appareil de radio, dans le coin, se mit tout à coup à murmurer.

Émilien, un sourire narquois sur les lèvres, tendit l'oreille, et saisit les appels de la police.

– Tu ne le sais pas, Martin ?

Martin étendit ses mains, inclina la tête de côté.

– Franchement, oui... Tu vois, j'écoutais distraitement les appels de la radio-police. J'ai cru saisir que tu étais évadé, et que tu étais recherché pour meurtre.

– Le meurtre de Lunger.

– Ah ?

Le visage de Martin avait passé de la jovialité à la surprise, mais voici qu'aucun de ces

sentiments ne subsistait.

Son visage était maintenant celui du joueur professionnel.

Fermé.

Sans expression aucune.

Les yeux aux aguets...

Il avait tout simplement dit « Ah ! », sans y mettre aucune intonation, aucune émotion, aucune expression.

– On m'accuse d'avoir tué Lunger, dit Émilien. Pat devait me rencontrer dans l'entrepôt Rawlinson. Seul lui, moi, et quatre autres connaissent l'endroit. Celui qui a tué Lunger connaissait cet endroit.

Martin eut un petit geste d'indifférence.

– Je ne le connaissais pas, moi.

– Je ne t'ai pas encore accusé du crime.

– Alors que veux-tu ? Pourquoi es-tu ici ? Je pourrais très bien te faire coffrer, et dans cinq minutes, encore...

– Soit. Mais tu vas, auparavant, écouter ce que

j'ai à dire.

– Parle.

– Tu connais Johnny Steer ?

– C'est mon meilleur homme.

– Tu connais Gilberte Voisin ?

– C'est ma meilleure chanteuse.

– Voilà donc où ça commence à t'intéresser, ce meurtre...

– Comment ça ? Je ne vois pas en quoi un meurtre peut m'intéresser. Je suis un propriétaire de club. Je me confine aux activités qui concernent mon club. Je n'ai rien à voir avec autre chose, encore moins avec un meurtre...

Émilien se leva.

Il était pâle.

– Johnny Steer est mon frère...

Martin faillit tomber à la renverse.

Il s'était balancé sur sa chaise à ressort, et quand Émilien lui dit ça d'une voix calme, il faillit tomber à la renverse...

– Je ne comprends... pas...

– Je le comprends moi, et trop bien. Johnny est ton meilleur homme, mais c'est mon frère. Il a pris le nom de Steer, qui est une traduction à peu près littérale de Lebœuf... Mais il n'est que mon frère...

– Et puis après...

– Si je te disais que je connais fort bien la spécialité de mon frère même si nous sommes en brouille depuis dix ans, et que je ne l'ai pas vu depuis ce temps ?

Martin regardait Émilien d'un air spéculateur.

Il avait encore cette lueur d'acier au fond des yeux.

– Mon frère, dit Émilien, est l'un des meilleurs contacts possibles dans le domaine de la drogue. Il a réussi à entrer au pays des quantités incroyables de drogue. Je suis le seul à le savoir... Mais je n'ai jamais eu de preuves...

Martin ne disait rien.

– Or, si mon frère travaille pour toi, c'est que toi, Martin, tu fais le trafic de la drogue... Martin

était debout à son tour. Il tenait un revolver pointé sur Émilien.

– Continue, dit-il. Chaque mot que tu dis est une balle de plus dans le corps lorsque tu auras fini.

Émilien eut un geste d'indifférence.

– Je m'en fiche. Les choses s'arrangeront bien. Je détiens encore le gros jeu... Mais je vais continuer, justement pour te montrer que je ne suis pas un idiot... même si Belœil semble en être un. Robinski recevait de l'argent pour sa « protection ». Et il a été assassiné. Probablement parce qu'il a voulu jouer le jeu lui aussi. L'enquête, bien menée, aurait pointée vers un de vous, car Robinski, je l'ai su de bonne source, était payé par ceux qui contrôlent la drogue ici... Or, seul celui qui emploie Johnny Steer peut contrôler la drogue, car Johnny est le seul homme capable de mettre la main sur les quantités voulues...

Martin sourit.

– Combien, Émilien ?

– Pardon ?

– Combien d’argent veux-tu ce soir ?

– Je ne veux rien.

– Ce n’est pas du chantage que tu es venu faire ?

– Non. C’est une explication que je suis venu te donner. Je ne frappe pas en traître, moi... Je ne frappe pas comme Lunger a été frappé...

– Et comment pourrais-tu prouver un rapprochement entre Lunger et nous ?

– Très simplement, très simplement, Martin. Savais-tu que Lunger était en même temps que Johnny, l’amant de Gilberte Voisin ?

Martin poussa un juron obscène.

– Quoi ?

– Rien que ça. Alors tu crois que Gilberte n’aime que Johnny ? Mais non, mon vieux. Et je te dirai plus, je te dirai que moi-même je suis fiancé à Gilberte, à l’insu de tous, à l’insu de Johnny, de Pat Lunger, et de toi-même...

– Salaud !

– Non. Gilberte est bonne fille. Elle n'appartient pas à votre monde. Je voulais l'en sortir...

Il fit une grimace...

– Mais maintenant, tu vois, il est trop tard. Elle retombera à Johnny, puisque Lunger est mort, et je suis un repris de justice avec la corde qui m'attend si on me reprend...

– Alors c'est Gilberte ?...

– Je n'ai rien dit.

– Elle a parlé ?

– Je n'ai rien dit.

– Tu as dit que Lunger était au courant grâce à Gilberte.

– J'ai insinué que c'était ça, oui...

– Et alors ?...

Émilien étendit les mains sur la table.

En voyant le geste, le revolver de Martin fit un bond vers le cœur d'Émilien, mais quand il vit que c'était seulement pour étendre les mains sur la table, ce geste, Martin sembla se relaxer, et il

sourit...

– Je n’ai rien dit de tout ça, mais je te laisse à supposer que tout ne va pas trop bien, pour toi, Martin. Et il y a autre chose... autre chose de beaucoup plus grave... La question de Théo Belœil, par exemple...

De ce coup Martin devint pâle comme la mort...

– C’en est assez, cria-t-il, c’en est assez !

Il fit un signe.

Et quelqu’un qui était derrière Émilien, et dont Émilien ne soupçonnait pas la présence frappa soudain.

Émilien tombait comme une masse, un coup de garcette bien asséné sur le derrière de la tête.

– Pas de sang, dit Martin, et sortez-le en douce. Il est saoul : Si quelqu’un vous demande, il est saoul mort... Et vous savez où aller...

Les deux hommes au visage patibulaire regardaient féroce­ment Émilien...

– Emmenez-le dans la voiture en bas, tenez-le

inconscient. J'ai autre chose à régler ici... Johnny va vous amener un autre client.

Les deux rirent d'un gros rire, puis ils ramassèrent Émilien et sortirent avec.

Martin sonna.

Une tête passa par l'embrasure de la porte.

– Menez Gilberte Voisin ici, dit-il.

La tête disparut.

Martin cria.

– Et Johnny Steer !

La tête revint, fit signe que oui, disparut de nouveau.

Quelques instants plus tard, Gilberte entra, suivie de Johnny.

– Asseyez-vous, tous deux, dit Martin, nous avons des affaires graves à discuter.

Gilberte sourit.

– Diable, tu as l'air bien soucieux, Martin ? dit Johnny.

– Il y a de quoi, Johnny, et tu vas voir.

Il se tourna vers Gilberte.

– Tu connais Émilien Lebœuf, le détective ? dit-il.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Elle semblait soucieuse à son tour, et elle fut quelques secondes avant de dire...

– Euh... oui... oui.,

– Tu le connais, bien ?

– Assez, oui.

Martin se leva.

– Est-ce exact que tu es sa fiancée ?

Johnny bondit.

– Quoi, cria-t-il, quoi ?

– Sa fiancée, oui ?

Gilberte tremblait, elle essayait de parler, et une terreur immense était en ses yeux...

– Martin, Martin, ne crie pas ainsi... écoute ce j'ai à te dire... je vais tout expliquer...

– Est-il vrai que tu es sa fiancée ! hurla Martin.

– Oui... mais laisse-moi t’expliquer...

Johnny se leva tranquillement, prit Gilberte par le bras, la fit lever à son tour, puis il lui asséna son poing en plein visage.

Un terrible coup de poing qui jeta Gilberte par terre, inconsciente...

– Amène-la où tu voudras, Martin. Elle est à lui, moi je m’en lave les mains.

Puis il sortit.

Martin pressa un bouton.

Deux autres forts-à-bras entrèrent.

– Amenez cette femme dans la grosse voiture, en bas. Il y a déjà un autre « client »... Les hommes savent quoi faire, dit-il.

Puis il se frotta les mains, s’épongea le front un peu, avec un fin mouchoir de toile, sortit les papiers qu’il avait jetés dans le tiroir à l’arrivée d’Émilien, et continua d’examiner les longues colonnes de chiffres.

À l’observateur distrait, rien n’était arrivé.

Le calme de Martin, sa jovialité restaient les

mêmes.

Excepté qu'au fond des yeux... au fond des yeux, il y avait une panique.

Martin sentait que des événements dont il ne pouvait arriver à comprendre la portée, se produisaient dans sa vie soudain.

Et il avait peur.

Il lui prenait des envies de sortir du coffre-fort les quelque cent mille dollars qui y étaient cachés, de partir avec, de se sauver loin, de ne plus jamais remettre les pieds ici.

Mais un instinct plus fort, l'instinct du combat, l'optimisme de l'agonisant, lui enjoignait de rester ici, de continuer la bataille, sûr qu'il se croyait de gagner la partie.

Il était donc ainsi, absorbé dans les chiffres, quand il se produisit quelque chose d'assez particulier.

Derrière le pupitre de Martin, il y avait une fenêtre.

Et dans cette fenêtre tout à coup une ombre plus sombre que la grande ombre de la nuit

sembla se mouvoir.

Et la fenêtre s'ouvrit doucement, tout doucement.

Et l'ombre sembla se détacher de la nuit, et sauta dans la pièce.

Un homme grand, mince, vêtu de noir, le visage recouvert d'une cagoule noire, et les mains gantées de noir...

Et il contourna le pupitre, fut devant avant que Martin ne se soit aperçu de sa présence.

– Bonsoir, dit l'ombre. Bonsoir, Martin Martin... Je suis le Domino Noir, tu me reconnais ?

Et Martin leva la tête, poussa une exclamation d'effroi, et pour la première fois de sa vie montra de la peur abjecte dans le visage...

Et il murmura d'une voix atterrée :

– Le Domino Noir !...

IV

L'homme vêtu de noir se tenait debout devant Martin.

Il avait à la main un énorme revolver automatique.

– Je te conseille, Martin Martin, de ne presser aucun bouton, de ne faire aucun geste. Ta vie en dépend. Et je n'ai pas l'habitude de badiner.

Martin fit oui de la tête.

Le Domino fut silencieux quelques instants.

Assez longtemps pour que Martin demande :

– Que voulez-vous ?

– Je veux Émilien Lebœuf.

– Je ne sais pas où il est.

– Mais oui tu le sais. Il est entré ici, il n'est pas ressorti. Du moins pas par en avant. Où est-il ?

Martin reprenait son assurance.

Il avait cru que le Domino venait pour une toute autre chose.

Il ne venait que pour Martin.

Probable que le Domino avait été saisi de la fuite d'Émilien, et qu'il travaillait de concert avec la police pour l'arrêter.

Il décida de jouer fin jeu.

– Émilien est venu, dit-il, puis il est reparti par l'escalier de sauvetage.

– Ah ?

– Oui...

Martin parlait de plus en plus fermement. Décidément, l'entrevue tournait au mieux pour lui.

– Oui, il est parti. Il a proféré des menaces sans suite, auxquelles je n'ai rien compris... Puis il est parti...

Le Domino se laissa tomber dans la chaise devant le pupitre de Martin, et il se croisa la jambe, gardant toujours son revolver pointé sur

Martin, cependant.

– Il t’a menacé au sujet de Johnny Steer, je suppose ?

La belle assurance de Martin disparut d’un coup sec.

Le Domino était au courant ?

Mais il n’en laissa rien voir.

Mieux valait laisser parler le super-détective...

– Il a dû parler de Johnny Steer, dit le Domino, et puis de Lunger. Il a dû te parler de Robinski, de Gilberte Voisin, et du trafic des drogues...

Il fut tout à coup pensif...

– Une chose cependant dont il ne t’a pas parlé, j’en suis certain, c’est de la tonne de cocaïne au deuxième étage de l’entrepôt Rawlinson, et de la petite chambre dans la

cave...

Le cœur de Martin allait comme à : toc-toc-toc...toc-toc-toc...

Il était blanc.

Il pensait défaillir...

Mais que se passait-il donc que les plus grands secrets étaient dévoilés ?

Il ne pouvait plus être question de Gilberte Voisin. Seuls Johnny et lui savaient ces choses...

Le Domino ricana.

– Pour une fois, Martin, on peut te lire dans le visage... Tu te demandes comment je sais ces choses ? C'est tellement simple...

Il montra ses yeux.

– J'ai des yeux pour voir...

Martin essaya de dire faiblement.

– Je ne comprends absolument rien à ce que vous voulez dire...

– Mais oui tu me comprends. Vois-tu, avant rencontrer Émilien, comme il m'avait demandé de le faire, je me suis rendu à l'entrepôt où tu as tué Pat Lunger ce soir...

– Je ne l'ai pas tué !...

– Tu l'as fait tuer, ce qui revient au même... Donc je me suis rendu là, et j'ai découvert bien

des petites choses... Nous en reparlerons, d'ailleurs.

Il se leva.

– Tu vas venir avec moi...

– Non.

Le Domino rit doucement. Un rire qui emplit la pièce, comme une sonorité démoniaque qui glaça Martin.

– Mais oui, tu vas venir. Tu n'as pas le choix. Tu vas venir, parce que c'est ainsi que je l'ai décidé.

Il pointa le doigt de sa main libre vers Martin. Puis il dit une chose surprenante :

– Vois-tu, Martin Martin, il est encore temps de sauver ta peau, et je t'assure que tu ferais mieux de revenir à toi-même et de la sauver...

Martin sembla se ranimer.

Une lueur d'espoir se fit dans ses yeux...

– Soit, je vais la sauver...

– Bien parlé, dit le Domino, fort bien dit. Où va-t-on d'abord ?

– Qu'est-ce que vous voulez avant tout ?

– D'abord Émilien, et puis Gilberte. Je sais où ils sont, mais pour éviter les effusions de sang, tu vas venir avec moi...

– Vous savez où ils sont ?

– Certainement. Ils sont à ta maison de campagne, sur Lakeshore...

– Mais comment savez-vous ça ?

– Très simplement... Je me sers de ma tête. J'ai vu qu'on transportait Émilien hors d'ici, vers une heure vingt-cinq. J'ai observé. Peu de temps après, ce fut au tour de Gilberte... La voiture a filé vers l'Ouest. J'ai suivi un bout. J'ai vu que le chauffeur se dirigeait vers le Lakeshore, alors je suis revenu ici...

– Mais... Émilien... ?

– Je le savais en sûreté pour le moment... alors je suis revenu te voir, car il fallait s'occuper, non seulement d'Émilien, mais de la tonne de cocaïne, et de Théo Belœil...

Martin frissonna.

Et autre chose surprenante, le Domino lui tapota l'épaule...

– T'en fais pas, vieux, je te dis que tous tes troubles sont finis. Tu peux sauver ta peau, maintenant, et faire ce que tu as à faire...

– Comment pourrais-je savoir que mes troubles sont finis ?...

– Je t'assure qu'ils le sont, moi...

Puis il redevint sec...

– Tout cela est très bien, mais allons-y, le temps presse... D'une minute à l'autre la police...

Et Martin s'exclama...

– Il ne faut pas ça,.. Il ne faut pas ça... Pas la police !

Et il précéda le Domino, enjambant la fenêtre, prenant, par l'escalier de sauvetage, suivi du Domino qui redevint une ombre dans le noir.

Au pied de l'escalier, une longue routière était stationnée.

– Monte, dit le Domino.

C'était sa voiture.

Martin monta, et ils filèrent vers le
Lakeshore...

V

À la maison de campagne de Martin, tout dormait. Aucune lumière, des fenêtres noires.

Excepté cependant un rai de lumière qui passait comme sous un volet.

– Ils sont dans la cuisine, dit Martin.

Et ils étaient là, à jouer aux cartes. Les deux hommes qui avaient eu pour mission de descendre Émilien dans la voiture.

– Je veux Émilien Lebœuf, dit Martin, et la jeune fille.

– Ils dorment.

– Peu importe. Amenez-les ici, nous les amenons.

L'un des deux gardiens haussa les épaules, sortit, revint, quelques secondes plus tard en poussant devant lui la jeune fille et Émilien, tous deux endormis, hébétés.

– Venez, dit Martin.

Sur le perron, le Domino sortit de l'ombre.

Émilien eut une exclamation joyeuse.

– Domino, enfin !

Mais le Domino mit son doigt sur ses lèvres et Émilien se tut.

Ils revinrent à Montréal.

Là, Martin dirigea sa voiture vers le centre de la ville puis, plus au sud, vers les quartiers manufacturiers.

Jusqu'à l'entrepôt de Rawlinson.

– Qu'est-ce que vous... ? demanda Émilien.

Mais il fut interrompu par le Domino qui dit de sa voix sourde :

– Pas un mot, Émilien, suis sans dire un mot.

Gilberte ne comprenait rien.

Elle n'était pas au courant de cet entrepôt, ou ne savait pas le reconnaître.

Elle semblait ne rien comprendre à tout ça.

Martin mena la marche, ouvrit la porte

masquée, entra.

Le Domino avait une lampe de poche, et il jouait la lueur sur le rez-de-chaussée, encombré de caisses et de barriques vides.

– Montons, dit Martin.

Au deuxième étage, il quitta le palier, se dirigea vers le fond, vers un amas de caisses dans un coin.

Comme jetées là pêle-mêle.

Il en tira deux ou trois qui tombèrent, en révélèrent d'autres dessous.

– Voilà, dit-il.

Le Domino tira à lui le couvert d'une des caisses, sortit un des paquets alignés dedans, l'ouvrit, laissa échapper quelques onces de poudre blanche.

– Cocaïne, dit-il brièvement.

Émilien, les yeux grands comme des soupières, ne comprenait rien à son tour.

Martin eut un rire bref.

– Pauvre Émilien, dit-il.

Puis il revint sur ses pas, reprit l'escalier, descendit, suivi de la petite troupe.

Ils passèrent le rez-de-chaussée et se dirigèrent vers la cave.

Là, Martin contourna le système de fournaies tout rouillé, puis marcha vers une porte pratiquée dans un épais mur de ciment.

Une porte de métal.

Il tira une clé de sa poche, ouvrit la porte.

Une vive lumière fut révélée par la porte ouverte.

Une chambre carrée, aérée par un soupirail, où il y avait une table, deux chaises, un lit d'apparence confortable. Sur la table, des plats, un verre, une bouteille de bonne boisson.

Et à la table, assis, faisant une patience...

Émilien eut une exclamation.

– Belœil !

– Oui, Belœil, dit le Domino. L'inspecteur Théo Belœil...

Puis il rit.

Et Belœil se retourna, eut une phrase narquoise.

– Tiens, mon petit ami le Domino. Il était temps que tu reviennes. Je commençais à penser que tu ne viendrais jamais...

Le Domino se tourna vers Émilien.

– Je suis venu ici, avant de te rencontrer... ou d'essayer de te rencontrer. J'ai visité le quatrième étage. Il y avait de la poussière sur le plancher.

Il plaça son arme sur la table.

– Au troisième aussi. Mais au deuxième il n'y en avait pas. Alors j'ai décidé qu'on se servait de cet étage. Et je suis allé voir. Il y avait une demi-tonne de cocaïne bien dissimulée. J'en savais déjà long, mais avec ça j'en savais encore plus long. J'ai continué à chercher, j'ai trouvé cette porte. Je l'ai ouverte, Belœil était ici...

– Je savais qu'il était quelque part, dit Émilien. Et je savais qu'en cherchant je le trouverais... Mais je ne savais pas, je ne me serais jamais douté qu'il serait ici...

Le Domino rit doucement.

– Quand t’es-tu rendu compte qu’il pouvait être ailleurs... Que quelque chose ne marchait pas ?

– Ce soir. L’idée m’est venue. J’ai tenté de la donner à Martin, et cela m’a valu un royal coup sur la tête...

Le Domino eut un soupir.

– Voilà un mois que je suis sur cette cause, et j’en suis venu à des conclusions pratiques seulement ce soir.

Il eut un geste des épaules.

– Évidemment, j’en savais long déjà. Je savais, que le Belœil qui vous commande depuis deux mois est un faux Belœil. En fait je venais ici presque tous les jours visiter le vrai Belœil...

– Vous saviez qu’il était ici ? Vous venez de dire...

– Il était ici, mais pas en bas. Dans la cave. Il était au cinquième étage, dans l’ancienne chambre des moteurs du monte-charge. Je venais le visiter, et nous avons décidé de ne rien faire pour le moment, de laisser courir les événements.

Nous voulions savoir ce que le faux Belœil avait dans la tête...

– Vous le savez maintenant...

– Certainement.

– Et qu'allez-vous faire ?

– Tu verras... Je savais aussi que Martin Martin, le pauvre zigue, n'était qu'un instrument, comme Gilberte n'était qu'une pauvre petite innocente qui croyait dur comme fer tout ce que Johnny lui disait...

– Je savais tout ça... J'en savais encore plus long que ça, mais nous allons commencer par faire du nettoyage... et vous n'êtes pas au bout de vos surprises...

– C'est vrai, avoua Gilberte dans un souffle...

Il se débarrassa de ses vêtements noirs.

Mais il rit en le faisant.

– Ne vous en faites pas, messieurs. Vous ne me voyez pas sous mon vrai jour. Je suis déguisé. Belœil en témoignera. Il me connaît sous ma vraie personnalité.

– C’est vrai, dit Belœil. Il est déguisé, et fort bien déguisé.

Pour ceux qui connaissaient le Domino sous son vrai visage, il était méconnaissable.

Aucun des traits ordinaires ne subsistait.

Il plaça la houppelande de soie dans sa poche, avec le masque et les gants. Puis il leur fit signe.

– Vous allez m’attendre ici, dit-il. Toi, Émilien, viens avec moi.

– Où ?

– Aux quartiers-généraux.

– Mais... ?

– Ne discute pas, viens.

Émilien le suivit.

Dehors, le Domino pesa sur l’accélérateur de sa voiture et ils arrivèrent en cinq minutes non loin des quartiers-généraux.

– Attends-moi ici, dit le Domino. J’ai un téléphone à faire.

Il fut deux minutes et revint.

Aux quartiers-généraux, il grimpa quatre à quatre les escaliers menant au bureau de Théo Belœil.

Le faux inspecteur était là...

– Monsieur ?

Le Domino était entré le premier.

Puis Belœil, le faux Belœil, vit Émilien derrière son visiteur.

Il pâlit, sauta sur son arme jetée sur le pupitre...

Mais le Domino étendit la main.

– Un moment, dit-il, l’arme est inutile. Monsieur vient se livrer.

– Ah ?

– Oui, dit Émilien, entrant dans le jeu. Je viens me livrer.

Le Domino s’assit, fit signe à Émilien de faire de même.

– Cependant il y a une petite formalité que monsieur Lebœuf et moi-même aimerions voir remplie avant qu’il ne se livre à la police et à

vous.

– Oui ? Laquelle ? Je ne crois pas que monsieur Lebœuf soit en position d'exiger des formalités... mais puisque vous me le demandez si poliment...

Les yeux du faux Belœil étaient aux aguets.

Il semblait se douter que quelque chose n'allait plus, tout à coup.

– Je voudrais, dit le Domino d'une voix indifférente, que vous puissiez prouver votre identité...

– Pardon ?

– Vous m'avez compris.

– Mais pas du tout. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Supposons, par exemple, que je voudrais savoir votre vrai nom ?

Le faux Belœil ricana.

– C'est absolument idiot... Je suis l'inspecteur Théo Belœil... et je ne vois pas du tout le sens de votre question.

– Mais supposons, continua le Domino, s’obstinant, que nous puissions, Émilien et moi, amener ici un homme qui peut prouver, par ses empreintes digitales entre autres, qu’il est réellement l’inspecteur Théo Belœil, qu’est-ce que vous diriez de ça ?

Le faux inspecteur avait une pâleur de cire sur le visage. Il accusait de la peur dans le pli des lèvres...

– Vous êtes totalement détraqué, monsieur... où pourriez-vous trouver un tel homme ?

Le Domino rit doucement.

– Jusqu’à hier midi, je pouvais le trouver au cinquième étage de l’entrepôt Rawlinson. Depuis ce temps, il est à la cave. Il se plaignait des courants d’air...

Le faux Belœil s’était levé doucement dès le début de la phrase...

Il tenait son revolver à la main. Et sa voix se fit tout à coup rauque.

– Vous allez, sans bouger d’un geste inutile, vous lever tous deux, et me précéder dans le

corridor. Nous avons un petit voyage à entreprendre...

Mais tout à coup une voix se fit entendre.

– Tout ceci est parfaitement inutile, mon cher, dit la voix. Dix revolvers vous couvrent en ce moment, et je crois qu’il vaut mieux pour vous ne pas essayer de vous défendre ou de vous sauver...

Le faux Belœil leva la vue, vit l’assistant directeur de la police qui se tenait dans la porte.

Il tourna les yeux vers les fenêtres, vit que sur le palier de l’escalier de sauvetage quatre hommes se tenaient là... et d’autres derrière le chef, et d’autres encore dans la porte de communication de son bureau avec celui du sergent Plouffe.

– Vous voyez, dit l’assistant-directeur, vous êtes pris.

Le faux Belœil laissa tomber son arme.

Un bruit métallique et sourd sur le plancher.

– Voilà, dit-il, je suis pris. Puis il leva les bras au ciel.

– Faites de moi ce que vous voudrez...

– C’est votre homme, dit l’assistant au Domino.

Mais le Domino secoua la tête.

– Pas tout de suite. Je n’ai pas fini. Il reste encore du travail à faire.

Il montra le faux Belœil.

– Incarcérez-le, faites bien attention qu’il n’ait rien pour se suicider, son témoignage est important. Je reviens dans une heure...

– Très bien, dit l’assistant-directeur...

Le Domino sortit, entraînant Émilien avec lui...

– Mais comment... ? demanda Émilien.

– J’ai téléphoné à l’assistant-directeur. Il était déjà au courant que quelque chose n’allait pas. Je me suis identifié, je lui ai dit de venir se coller l’oreille sur la porte du bureau de Belœil pendant l’entrevue, qu’il y apprendrait des choses intéressantes... Tu sais le reste.

– Et maintenant, que reste-t-il à faire ?

demanda Émilien...

Le Domino le regarda curieusement.

– Le reste dépend de toi, Émilien.

– Ah ?

– Oui, et je crois que tu auras à souffrir encore cette nuit.

– Comment ça ?

– Veux-tu que justice se fasse ?

– Oui.

– Veux-tu que les vrais coupables soient arrêtés ?

– Oui.

Le Domino fit un signe de la tête.

– Très bien, suis-moi.

VI

Ils filèrent vers le club Papoo.

Remarquez bien que toutes ces choses ne s'étaient passées que dans une période de temps n'occupant pas trois heures.

Il était à peine quatre heures quand ils arrivèrent devant le club.

On fermait.

Les derniers clients s'en allaient.

Le portier n'était plus en bas.

Le Domino, suivi d'Émilien, monta en courant le long escalier, se trouva dans le hall, et face à face avec Johnny Steer.

Seul avec lui et Émilien.

Le Domino avait son revolver au poing.

Émilien était tout juste à côté de Johnny.

– Viens, dit le Domino à Johnny.

Et en même temps, Émilien lui empoignait les bras.

Johnny, pris, se sentant impuissant, haussa les épaules d'un air indifférent, et suivit.

Ils le menèrent à la voiture, le firent embarquer sur le siège d'arrière.

Le Domino prit place à la roue, passa son revolver à Émilien, et celui-ci, à demi-retourné, mit son frère en joue et le garda là...

Puis ils filèrent de nouveau à toute vitesse.

Mais cette fois vers l'entrepôt Rawlinson...

Le Domino avait une lueur sauvage dans les yeux.

– Tu n'es pas au bout de tes surprises, dit-il.

Là, ils menèrent Johnny, toujours menacé par le revolver, vers la porte masquée, vers l'escalier de la cave, vers la petite chambre où le vrai Belœil avait été enfermé.

Martin les y attendait.

Martin, et Gilberte, le visage défait, les yeux rougis de larmes.

– Nous voici, dit le Domino, et je suis prêt maintenant à causer des surprises.

Il referma la porte sur lui, plaça Émilien devant.

– Toi, mon Émilien, tu vas garder cette porte. Et quelle que soit ta surprise, défends là avec ta peau, cette porte. Compris ?

– Compris.

– D’abord, dit le Domino, commençons par le commencement. Le plus innocent de tous est notre ami Martin Martin, un pauvre zigue qui a été bien malheureux ces derniers temps...

Émilien sursauta.

– Quoi ? Mais c’est le chef de la b...

Le Domino l’interrompit...

– Mais non il n’est pas le chef de la bande... Il est un outil, un instrument.

– Je ne comprends pas, dit Belœil. Je croyais frapper juste en l’arrêtant, lui...

– Non, dit le Domino. Martin était mené par le bout du nez, simplement parce qu’on avait réussi

à l'intimider...

– Ils détenaient mon enfant, ma femme, dit Martin.

– Quoi ? fit Émilien.

– Alors il fallait que j'obéisse...

– Oui, dit le Domino. Et c'est par hasard que j'ai tout découvert.

Il se tourna vers Johnny Steer.

– Un moment j'ai cru que tu cachais la cocaïne dans ton camp de chasse...

Johnny blasphéma.

– Mais ce n'était pas ça que tu cachais là, c'est la femme de Martin, et sa petite fille...

Martin gémit...

– Tu m'as laissé entendre qu'ils sont sauvés toutes deux, dit-il.

– Et c'est vrai. Elles sont chez moi.

– Merci mon Dieu...

– Et Martin donc, soumis maintenant aux ordres de Johnny Steer, devint le « front man »,

l'homme de paille. On le faisait passer, quasi ouvertement, pour le chef de la bande... tandis que le vrai chef...

Martin approuvait de la tête.

– Le jeu dura un an.

– Un an en effet, continua le Domino. Un an de terreur pour Martin, qui devait garder malgré son visage souriant.

– Moi, je le croyais le chef, dit Émilien.

– Toi et tous les autres, répondit le Domino.

Puis il se tourna vers Belœil.

– D'après toi, qui est le chef ?

– Mon sosie ?

– Non.

– Qui alors ?

– Selon toute apparence, on aurait pu dire que c'était Johnny Steer. Il avait l'intelligence et les contacts. Et la femme de Martin à son camp, enfin tout...

Le Domino virevolta sur ses talons.

– Mais le vrai chef n’était pas Johnny Steer. Non plus qu’il était Robinski, ou l’autre faux policier qui prétend être le chef de l’escouade de la moralité.

– Hein ? cria Belœil.

– Oui, mon vieux, dit le Domino. Cela est ainsi.

– Un autre faux policier ?

– Oui, et nous lui ferons son affaire tout à l’heure.

– Alors Robinski ?

– N’était pas coupable. Il en savait trop, voilà tout.

Tenant toujours le revolver, le Domino obliqua lentement vers Gilberte Voisin.

La jeune fille leva vers lui ses yeux candides et pleins de larmes.

– N’est-ce pas que Robinski en savait trop, Gilberte ?

Elle secoua la tête de gauche à droite...

– Je ne sais pas moi, murmura-t-elle, je ne sais

pas du tout...

– Mais oui, vous le savez, dit le Domino. Vous le savez mieux que quiconque, Gilberte Voisin, dont le père était le sosie de Belœil. Gilberte Voisin à la volonté de fer, chef absolu de tout le trafic de drogue au Canada...

Une exclamation générale accueillit ces paroles du Domino Noir...

Émilien cria :

– Non !

Mais le Domino l’interrompt.

– Oui, Émilien, et nous avons toutes les preuves. Tout pointe vers elle. Johnny n’était qu’un instrument, comme Martin, mais lui l’était par goût. Et les autres, Lunger, Arthur Voisin, et Norbert le faux policier chef de l’escouade de la moralité...

Martin Martin regardait Gilberte.

– Je le savais moi. J’étais le seul à le savoir vraiment.

Le Domino sourit.

– Voilà le beau côté de l’affaire. Même ses hommes ne savaient pas qu’elle était le chef. Elle donnait ses ordres à Martin, puis Martin les relayait.

– Mais ce soir... s’exclama Johnny. Ce soir ! Martin rabrouait Gilberte, et elle ne s’est pas défendue.

– C’est que tu as pris la chose entre tes mains. Je n’étais pas bien loin. Je revenais de suivre Émilien qu’on amenait sur le Lakeshore. J’étais dans la fenêtre. J’ai tout entendu. Martin ne cherchait qu’une explication, et continuait à jouer son rôle de chef, pour ne pas éveiller tes soupçons, Johnny.

– Je voulais savoir pourquoi elle était fiancée à Émilien, en secret.

– Tu croyais être la proie d’un traître ?

– Oui.

– Alors Johnny a frappé Gilberte, et il ne te restait qu’une alternative, la faire amener là-bas, et la délivrer le lendemain matin...

– Oui.

Émilien murmura :

– Lorsque j’étais sur le plancher de ton bureau. Martin, j’étais revenu à moi, mais je jouais à l’inconscience pour essayer d’en apprendre plus long. Comme tu as parlé à tes hommes, il était entendu que tu aurais, comme tu as dit, un autre « client » pour eux... Tu les as fait attendre dans la voiture.

– C’était Johnny. Je croyais me trouver en face d’une traîtrise de Johnny.

– Ah !

– Et au lieu de ça, ce fut ma patronne, Gilberte Voisin. Une pure coïncidence.

Les yeux de la fille n’étaient plus candides.

Ils étaient devenus durs et cruels.

Et il y avait un rictus sur sa bouche.

Elle ricana.

– Belle théorie...

– Mais je puis la prouver, dit le Domino.

– Oui ? Et comment ?

– Voici.

Il tira des papiers de sa poche.

– Des lettres, Gilberte. Des contrats, des documents, et tous prouvent mon point.

Elle était pâle.

– Quels documents ?

– Ceux qui étaient en la possession de Robinski le soir de sa mort...

– Ah, c'était toi ?

– Oui c'était moi, l'ombre qui vola le cadavre.

Elle gémit doucement, se laissa tomber sur une caisse.

– Je suivais Robinski depuis deux jours. À la demande du directeur de la police lui-même.

– Et tu as trouvé ces papiers ? demanda Émilien.

– Oui. J'étais là quand le meurtre fut commis. Je n'y pouvais rien, ça c'est fait trop vite. Mais je sais que ce meurtre a été commis par Gilberte même...

Il vira vers elle.

– Comment donc se fait-il que tu ne pouvais faire confiance en personne autre pour faire ce petit travail ? Avais-tu peur à tes papiers... ?

Il n’attendit pas la réponse.

– Vois-tu, Belœil, l’affaire était compliquée, et exigeait, de plus, qu’aucun faux mouvement ne soit fait avant le temps... Je voulais bien cueillir la demoiselle si habile, mais j’avais besoin d’une preuve additionnelle.

– Laquelle ?

– Ses empreintes digitales, et l’endroit où se trouvait maintenant le revolver qui avait tué Robinski.

– Nous avons des empreintes, dit Émilien, mais nous n’avons jamais retrouvé l’arme...

– La voici, dit le Domino.

On regarda l’arme entre ses mains.

– D’où vient-elle ? demanda Belœil.

– C’était ton sosie qui l’avait.

– Comment le sais-tu ?

– Gilberte Voisin l’a elle-même avoué...

Elle cria :

– Non, je n’ai jamais rien dit de semblable...

– N’est-ce pas toi-même qui dit, fille Voisin, dans le bureau de Martin hier soir, vers sept heures, que le revolver était au dernier endroit que l’on pouvait supposer ?

– Tu étais là ?

– J’étais sur le palier de l’escalier de sauvetage... comme ce soir... Je voulais donc savoir pour l’arme. Tu as dit ça, et j’ai deviné que le dernier endroit où chercher devait être entre les mains mêmes du chef de l’escouade des homicides... Entre les mains de ton père, le faux Belœil...

Il fit un petit geste des mains.

– Et voilà l’arme. Je suis moralement certain que c’est celle-là...

Belœil, le front en sueur, travaillait fort des méninges.

– Mais qu’est-ce qui t’a amené à soupçonner

Gilberte Voisin en premier ?

– Une petite chose bien simple, dit le Domino.

– Laquelle ?

– Elle te ressemblait...

– Tiens ?

– Oui, on aurait pu la prendre pour ta fille...

– C’était fantastique comme indice...

– C’est ce que je me suis dit. Mais je me suis dit aussi qu’une idée fantastique n’est ainsi que si on la prouve ainsi. J’ai essayé de prouver qu’elle n’était pas fantastique...

– Et puis ?

– Et puis je me suis dit que si une fille te ressemblait ainsi, c’est que son père te ressemblait, et comme le directeur de la police se plaignait que Belœil agissait drôlement, j’ai mis deux avec deux pour faire quatre...

– Et pendant ce temps-là, dit Belœil, moi j’étais séquestré ici.

– Bien couché, bien nourri, en vacance quoi ! sourit le Domino.

– Peut-être, mais j’aurais mieux aimé me voir au dehors...

– On le comprend...

Le Domino passa un revolver à Belœil.

Émilien en avait un cueilli au hasard des petites escarmouches de la soirée...

– Venez, dit le Domino, amenons tous ses gens au poste...

Épilogue

Trois mois plus tard, Gilberte Voisin montait sur l'échafaud pour le meurtre de Robinski, et son père faisait de même pour le meurtre de Lunger. Car c'était lui qui avait tué Lunger, averti qu'il avait été des intentions de la victime par Émilien lui-même.

Johnny Steer, dont la collaboration n'avait pas inclus le meurtre, et qui avait été prouvé innocent de tout complot d'homicide, reçut vingt ans pour son trafic de drogues.

Émilien put respirer à l'aise, et retrouva la confiance de ses chefs.

Belœil fut réinstallé dans ses fonctions.

Et Martin reprit son club, sans que le public ne fut mis au courant de la participation forcée qu'il avait eue avec la pègre durant un an.

Le Domino, lui, continue sa lutte inlassable contre le crime et les criminels... Fils de l'ombre, il détruit les rats qui vivent dans l'ombre de la grande Cité.

Cet ouvrage est le 710^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.